

Jason Rhoades

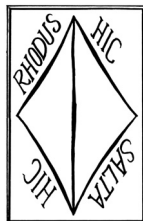
1724

BIRTH OF THE CUNT

LA CHATTE, HIER ET AUJOURD'HUI

Gianfranco Sanguinetti

*Ici c'est la rose
ici il faut danser*



Silverbridge

La chatte, hier et aujourd'hui

The pussy – past and present

Gianfranco Sanguinetti



U COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE. Après, les hommes trouvèrent les synonymes. Mille sept cent vingt-quatre sont répertoriés ici. Pas cinquante, pas deux cents, *mille sept cent vingt-quatre* synonymes du mot *cunt* en anglais, qui désignent la vulve féminine. Dans d'autres langues, il y a aussi une extrême richesse d'équivalents.

La relation entre la chatte et la langue

La relation entre la chatte et la langue est une relation étroite et privilégiée. Cette relation, sur laquelle on n'a jamais assez insisté, est une relation *transcendentale*, comme dirait le philosophe Immanuel Kant (Königsberg, 1724), c'est-à-dire qu'elle est *constitutive* de la langue elle-même. En fait nous trouvons à l'origine de la poésie moderne, et spécialement des langues française et italienne, le *Roman de la Rose* (écrit entre 1225 et 1265)¹ qui exerça tant d'influence sur Dante et sur le Dolce stil Nuovo. Cela au point que le jeune Dante lui-même en a fait un poème à sa manière en langue toscane, sous le titre de *Il Fiore* (*La Fleur*). Or, à l'école on étudie rarement le *Roman de la Rose*, et jamais *Il Fiore* ; les professeurs se gardent bien de dire aux élèves ce qu'est, au juste, la *rose*, alors que c'est très clair dans le *Roman* lui-même.

La Rose

La *rose* n'est rien d'autre que le sexe de la femme, appelé aussi, avec bien d'autres synonymes, le "petit joyau", la "meurtrière", les "reliques" qu'il faut adorer et honorer, la "tablette" sur laquelle on imprime son propre signe, la



IN the beginning was the Word. Then men found synonyms. A total of one thousand seven hundred and twenty-four are listed here. Not fifty, not two hundred but *one thousand seven hundred and twenty-four* synonyms of the word "cunt", used to describe the female vulva. Many other languages also have an extremely rich variety of synonyms.

The relationship between the pussy and the tongue

The relationship between the pussy and the tongue is a close and privileged one. It is a relationship that has not been insisted upon enough, and one that the philosopher Immanuel Kant (Königsberg, 1724) would have called *transcendental*, i.e. it constitutes language itself. In fact, if we look back to the very origins of modern poetry, particularly in French and Italian, we find the *Roman de la Rose* (written between 1225 and 1265)¹ that had a great influence on Dante and the *Dolce stil Nuovo*. Dante's poem *Il Fiore* (*The Flower*), written in Tuscan dialect, was a direct result of this influence. The *Roman de la Rose* is rarely studied at school, whereas *Il Fiore* is never touched upon. Teachers refuse to say what the rose actually is, even though it is made very clear in the text itself.

The Rose

The rose is the vulva, and there is no doubt about it. The text uses a multitude of different synonyms to describe it : the "little jewel", the "slit", the "relics" that must be worshipped and adored, the "tablet" on which we leave our

“jachère fertile et herbeuse”, “l’enclume” pour le “marteau” masculin, etc. Le con est décrit comme couvert par “un rideau” (les poils) qui cache “les reliques” posées entre “deux beaux piliers” (les cuisses), où “le pèlerin” veut “loger”, “mettre” ou “introduire” son “bourdon raide et fort” duquel pend une “besace faite de belle façon, d’une peau souple, sans couture”, et “elle n’est pas vide”. Et, après que le pèlerin voulut “mettre” son “bourdon” dans la “meurtrière”, il trouva “une barrière assez près de la bordure” (l’hymen). Pour dépasser cette “barrière”, il lui “fallut livrer assaut contre elle”, mais, après qu’il eut bien “secoué le bouton” (le clitoris) “en écartant un à un les pétales” (les petites lèvres), il répandit “un peu de graine” (le sperme), car “je voulais tout explorer, jusqu’au fond du petit bouton, comme il convient, ce me semble”.

La Fleur

Dante lui-même, dans le poème² qu’il consacre à la chatte (constitué de 232 sonnets, pour un total de 3 248 hendécasyllabes) écrit très librement, en langage comique et grossier, imagé et brutal, satirique, ironique et auto-ironique, plein de doubles sens toscans et de références sexuelles et obscènes. Il donne, lui aussi, une description précise du con, qu’il appelle, entre autres, “l’arbalétrière” (car c’est bien par là que passe “la flèche”) : laquelle est aussi posée au sommet “entre deux colonnes” (les cuisses), et on y voit le réflexe “luisant d’argent fin” (du clitoris), elle “était trop bien coupée et divisée. Au dessous, elle avait un sanctuaire/d’un drap était couvert, en guise/que le sanctuaire point ne paraissait”. Et dans sa libre réécriture de l’œuvre de Jean de Meung, Dante arriva aussi en “pèlerin”, lequel

“ne croit en aucun autre dieu qu’elle”,

lui aussi armé de son “bâton”, il s’agenouilla pour “adorer les reliques” de “ce corps bienheureux”. Après, il souleva “la couverture” et il essaya de “mettre tout [son] bâton dans cette arbalétrière”.

Mais il ne réussit pas d’abord, car “l’entrée était si étroite” qu’au premier assaut, il n’y arriva point (Sonnet CCXXIX). Plusieurs fois il essaya de *ficcare* (enfoncer, mettre) ; la poche du bâton battait fort au-dessous du “sanctuaire” et seulement après l’avoir bien “secoué”, il arriva à la *défloration* de la fleur : alors il “effeuilla toute la fleur”, et, après l’avoir “labourée”, il sema “la graine que j’avais portée”. Elle “se mélangea” aux grains de la fleur secouée, de manière qu’après, “il en est né de la bonne herbe” (Sonnet CCXXX).

mark, “the grassy and fertile fallow field”, the “anvil” for the male’s “hammer”, etc. The cunt is described as being covered by a “curtain” (the pubic hair) that hides the “relics” which are placed between “two beautiful pillars” (the thighs) where “the pilgrim” wants to “lodge”, “put” or “introduce” his “staff, stiff and strong” from which a “pouch, beautifully made of soft and seamless skin” hangs down and is “not empty”. And, after the pilgrim tried to put his “staff” into the “slit” he found “a barrier close to the border” (the hymen). To get past it he “had to launch an attack thereon”, but, after “giving the button a good shake” (the clitoris) he scattered “some seed” whilst “parting the petals one by one” (the inner lips) because “I wanted to explore all around and beyond the little button, as, it seemed, was right”.

The Flower

Dante himself, in the poem that he dedicated to the pussy² (constituted of 232 sonnets, giving a total of 3 248 hendecasyllables), writes very freely, employing language that is comic and crude, colourful and brutal, ironic and self-parodying, satirical and full of Tuscan double meanings and obscene sexual references. Dante also gives a detailed description of the cunt which he calls, among other things, “the slit” (for it is indeed the hole through which “the arrow” passes) and describes as being on the summit “between two columns” (the thighs), where we see the “glint of exquisite silver” (the clitoris). It was “too well cut and divided/Beneath it had a sanctuary :/covered by a cloth/so that the sanctuary appeared not.” Dante too came to Jean de Meun’s masterpiece, and to his liberal re-interpretation of it, as a pilgrim. who

“believed in no other God than her”,

and, armed with his “staff”, he kneeled down to “worship the relics” of this “blessed body”. He went on to raise the “cloth” and attempted “to plunge the full length of {his} staff into this slit.”

But at first he did not succeed, because the “entrance was so narrow” (Sonnet CCXXXIX). Several times he tried to *ficcare* (thrust, put) the pouch of his staff that was beating around under the “sanctuary”, and, only after giving it a good “shake” did he manage to *deflower* the rose. He then “shook off all of its leaves” and, after “ploughing” it, he “sowed the seed” that he had “brought”. And it mixed together with the seeds of the shaken flower in such a way that then “some good grass was born” (Sonnet CCXXX).

Qu'est-ce qu'il trouve, Dante, à la fin du *Paradis*, au XXXI^e chant ? Il trouve, bien sûr, une rose, cette fois candide,

“Là où son amour toujours séjourne.”

Hypocrisie moderne

La fortune du *Roman de la Rose* fut contemporaine, en poésie, de l'École sicilienne avec Cielo d'Alcamo (1250 – cf. le sonnet *Rosa fresca e aulentissima...*), et se poursuivit avec, entre bien d'autres, Ronsard (*Mignonne, allons voir si la rose...*), Pietro Aretino à la fin de la Renaissance, et encore plus tard avec le Vénitien Giorgio Baffo – dont Apollinaire, qui le considérait comme “le plus grand poète libertin de tous les temps”, reconnut “la sublime obscénité” –, jusqu'à Marcel Duchamp, qui signait ses œuvres *Rose Sélavy* (= Er-os c'est la vie).



Qu'on mesure bien, et qu'on apprécie comme elle le mérite, la distance qui sépare Dante et Jean de Meung de l'hypocrisie contemporaine, cette hypocrisie déjà dénoncée, entre autres, par Gauguin dans son dernier, magnifique livre, *Avant et Après*, écrit six mois avant de mourir, en 1903 :

“Avec une femme qui jouit, je jouis double.

LA CENSURE : Pornographe !

L'AUTEUR : Hypocritographe !

*Que diable ! Sommes-nous des coqs ou des chapons,
et faudra-t-il en arriver à la ponte artificielle.
Spiritus sanctus.*”

Bien sûr qu'on y est arrivé, avec ce qu'on appelle aujourd'hui la “fécondation assistée”. Et, en cette année 2004, les Japonais ont réussi une entreprise qui ne manquera pas d'exciter la frigidité inféconde des têtes féministes : ils ont reproduit des rats *par parthénogénèse*.

Inventions des langues

Anciennement, c'était les grands poètes qui *inventaient* les langues : Homère, Virgile, Lucrèce, Dante, Shakespeare, Cervantès, Pouchkine, etc. C'est la première fois dans l'histoire universelle qu'une époque a confié cette tâche à des censeurs et à des mystificateurs. Les plus flamboyants produits de la libre fantaisie et de l'invention de notre

What does Dante find at the end of *Paradiso*, in Canto XXXI ? A rose, of course, this time candid :

“The steadfast dwelling of his love.”

Modern hypocrisy

The fortune of the *Roman de la Rose* was contemporary, in poetry, to the Sicilian School of which Cielo d'Alcamo was a member (1250 – cf. the sonnet entitled “*Rosa fresca e aulentissima...*”³) and has endured through poets such as Ronsard (“*Mignonne, allons voir si la rose...*”⁴), Pietro Aretino at the end of the Renaissance, Giorgio Baffo from Venice – considered to be “the greatest libertine poet of all time” by Apollinaire who particularly appreciated his “sublime obscenity” –, and even Marcel Duchamp of the last century who signed his works *Rose Sélavy* (= Eros c'est la vie)⁵



We should carefully measure, and appreciate the merit of, the distance that separates Dante and Jean de Meun from contemporary hypocrisy, this hypocrisy that has already been exposed by Gauguin (among others) in his last, magnificent book *Before and After*, which he wrote six months before his death in 1903 :

“When a woman has an orgasm, I have two.

THE CENSOR : Pornographer !

THE AUTHOR : Hypocritographer !

*Damn it ! Are we cocks or capons ! Will we have to
fertilize eggs artificially one day ?
Spiritus Sanctus.*”

That day, of course, has already come in the form of what is known as “artificial insemination”. In the year 2004 the Japanese achieved a feat that cannot fail to arouse the infertile frigidity of feminist minds : they reproduced rats *by parthenogenesis*.

Inventions of the languages

In bygone times it was the great poets such as Homer, Virgil, Lucretius, Dante, Shakespeare, Cervantes and Pushkin who used to *invent* language. Now is the first time in history that this task has been entrusted to spin doctors and censors. The most striking products of free imagination and invention nowadays are no longer found in poetry but

époque ne sont plus dans la poésie, mais dans les budgets des sociétés par actions. Dans la néolangue orwellienne qu'on nous impose d'écouter, et qu'on voudrait nous faire aussi parler, on appelle "opératrices sexuelles" les putes, la guerre "mission de paix", les soldats sont des "professionnels" qui font "un travail", les tortures sont "des dialogues constructifs", les bombardements sont toujours "humanitaires" ou, au minimum, "chirurgicaux" et "intelligents", et ainsi de suite.

Le paradoxe de la chatte

Et le con ? On ne peut tout simplement pas le nommer, alors qu'il est dans toutes les têtes, car on doit être *politically correct*. Nous nous trouvons donc confrontés à l'un des plus intéressants et scandaleux paradoxes, concernant ceux que Charles Fourier appelait avec ironie "les Civilisés", c'est-à-dire les hommes en société : *le mot au monde qui a de loin le plus de synonymes dans toutes les langues est aussi le plus innommable et le plus absent de tous les dictionnaires*. Voilà un intérêt supplémentaire pour une chose qui en suscite déjà tellement. Nous maintiendrons donc ce que nous avons promis dans le titre et, après avoir parlé brièvement de la chatte *hier*, nous traiterons de la chatte *aujourd'hui*. Nous essayerons de porter ce qui est dans toutes les têtes sur toutes les bouches, et ce qui était refoulé dans le langage sur toutes les langues.



Non pudeat dicere quod non pudeat sentire", disait Montaigne : "N'ayons pas honte de dire ce que nous n'avons pas honte de penser... Je me suis ordonné d'oser dire tout ce que j'ose faire, et me desplais des pensées mesme impubliables. La pire des mes actions et conditions ne me semble pas si laide comme je trouve laid et lache de ne l'oser avouer... Dieu veuille que cet excès de ma licence attire nos hommes jusques à la liberté... qu'aux despens de mon immodération je les attire jusques au point de la raison."

Ce n'est pas le dernier des innombrables mérites de la chatte que celui de révéler l'hypocrite, comme un papier de tournesol, dès qu'on prononce son nom : "Nous prononçons hardiment, dit encore Montaigne, Essais, III, 5 : tuer, desrober, trahir, et celà (l'acte sexuel) nous n'oserions (le prononcer) qu'entre les dents, ou nous le faisons à demie-voix ?"

in the budgets of joint-stock companies. In the Orwellian newspeak that we are forced to listen to, and that they would love to have us speak, whores are called "sexual operators", wars are "peace missions", soldiers are "professionals" who are doing "a job", bombings are "humanitarian" or, at least, "surgical", torture is "constructive dialogue", and so on and so forth.

The paradox of the pussy

And the cunt ? It simply cannot be named, even though it is on everybody's mind, because we have to be *politically correct*. We thus find ourselves facing one of the most interesting and scandalous paradoxes concerning what Charles Fourier ironically called "civilized people", i.e. Man in society : *the word that has by far the most synonyms in all languages is also the most taboo and noticeably absent from all of the dictionaries*. Extra interest is thereby created in something that had already generated a great deal. We will remain faithful to what the title of this text has promised, and, having discussed the pussy in the *past*, we will now discuss the pussy in the *present*. We shall endeavour to bring the thoughts in people's heads down into their mouths, and to give back to all tongues that which has been suppressed in language.



Non pudeat dicere quod non pudeat sentire, said Montaigne : "Let us be not ashamed to say what we are not ashamed to think... I have moreover forbidden myself to dare to write whatever I dare to do : I am loath even to have thoughts which I cannot publish. The worst of my deeds or qualities does not seem to me as ugly as the ugly cowardice of not daring to avow it... God grant that my excessive licence may draw men nowadays to be free... and also grant that I may draw them to the pinnacle of reason..."⁶

Of the innumerable merits of the pussy, one is to expose the hypocrite, who shows up like acid on litmus paper as soon as the word is uttered : "We boldly pronounce" says Montaigne⁷, "the words kill, steal and cheat, yet why is there one thing (the sexual act) that we will only dare to utter under our breath ?"

L'infibulation linguistique

L'infibulation linguistique, que les chrétiens, protestants et catholiques, infligent à la chatte, ne vaut guère mieux que l'infibulation physique infligée aux femmes par les musulmans. Dans les deux cas il s'agit d'une *mutilation*.

Américains et Anglais, quant à eux, souffrent, en raison de leur puritanisme, d'une grave *circoncision mentale et émotionnelle* ; ils ont censuré et interdit longtemps chez eux quelques-uns parmi les plus grands écrivains qu'ils ont produits au XX^e siècle : J. Joyce, D. H. Lawrence et Henry Miller, justement à cause des toiles d'araignée qui emprisonnent et empoisonnent la sexualité dégradée de ceux auxquels ils confient le pouvoir. On oublie que déjà Baudelaire s'était refusé de "confondre l'encre avec la vertu". On oublie également que Wilhelm Reich, l'auteur célèbre de *La Révolution sexuelle* et de *La Fonction de l'orgasme*, s'était enfui aux Etats-Unis pour échapper aux nazis ; les Américains l'ont laissé mourir, en 1957, dans la prison de Lewisburg en raison de ses idées. Reich avait dit, entre autres, que peuples et gouvernants sont malades. Les malades se sont vengés pour avoir été percés à jour, *en confirmant la justesse du diagnostic*. Voilà la liberté ! Qu'on se le rappelle !

La sous-alimentation sexuelle

La sous-alimentation sexuelle, dont souffrent les peuples des pays les plus riches se transforme désormais en vraie faim et fait ravage, de même que la faim tout court fait ravage dans le Tiers-Monde : de sorte que, en ce domaine, les affamés sont prêts aujourd'hui à se nourrir de n'importe quoi, aussi pauvre, criminel, falsifié et dégoûtant ou indigeste que cela soit.



J'ai peut-être été un imbécile, écrivait D.H. Lawrence dans *Défense de Lady Chatterley*³, "en insistant, comme je l'ai fait, sur l'importance du sexe, puisque la sexualité courante est justement *le contraire* de ce que je veux dire, et de ce que je désire". Je me permettrai aussi d'insister sur ce point.

Lawrence raconte que lorsqu'il fit imprimer pour la première fois *Lady Chatterley's Lover*, à Florence, mais en langue anglaise, il avait prévenu, quant au contenu du livre, l'imprimeur florentin, "un petit bonhomme à moustache blanche, qui venait de se remarier".

Linguistic infibulation

The *linguistic infibulation* that is inflicted upon the pussy by Christians, both Protestants and Catholics, is no better than the physical infibulation that is inflicted upon women by Muslims. In both cases there is *mutilation*.

Both the Americans and the English, according to them, suffer from serious *mental and emotional circumcision* because of their puritanical attitude. For a long time they censored and banned some of the greatest writers of the twentieth century – James Joyce, D.H. Lawrence and Henry Miller – precisely because of the mental cobwebs that poison and imprison the poor sexuality of those who rule over them. We forget that Baudelaire had already refused "to confuse ink with virtue". We forget too that Wilhelm Reich, the famous author of *The Sexual Revolution* and *The Function of the Orgasm*, had fled the United States to escape the Nazis and in 1957 was left to die by the Americans in Lewisburg prison simply because of his ideas. One of the things that Reich said was that people and rulers were ill. They took their revenge after having been exposed, *confirming that the original diagnosis was correct*. That's freedom for you ! Don't forget !

Sexual undernourishment

The *sexual undernourishment* that people in the richest countries are suffering from is now turning into *real hunger* and producing the same kind of devastation that is caused by hunger in the Third World. The starving are willing to nourish themselves with whatever they can get their hands on, no matter how poor, criminal, altered, disgusting or indigestible it may be.



I may have been an imbecile, wrote D.H. Lawrence in *A Propos of Lady Chatterley's Lover*⁸, "insisting, like I did, on the importance of sex, because modern sexuality is precisely the opposite of what I mean and what I desire". I will allow myself to also insist on this point.

Lawrence recounts that when he first had *Lady Chatterley's Lover* printed in Florence in English, he had warned the printer, "a small man with a white moustache who had just got re-married", about the contents of the book.

"This text", said Lawrence, "contains certain words, you

“Ce texte contient tel mot et tel mot anglais, dit Lawrence, et décrit telle et telle chose. Ne l'imprimez pas, si vous craignez de vous attirer des ennuis.” “Que raconte exactement ce livre ?”, demanda-t-il. Et quand on le lui dit : “Oh, *ma* !, répondit-il, avec l'indifférence laconique d'un Florentin, nous faisons cela tous les jours.” Effectivement la Toscane, patrie de Boccaccio et Pietro Aretino, parmi bien d'autres, est plus attirée par l'épicurisme que par le puritanisme. Si on faisait un dictionnaire érotique de la langue toscane, il faudrait y mettre à peu près tous les mots toscans sans distinction, car presque chaque mot a un double sens érotique. Sans cette sensibilité érotique, *il n'y aurait pas eu d'art*, en Toscane, ni cette Renaissance, que les pauvres puritains anglo-saxons font la queue pour admirer aux Offices, sans jamais voir ce qu'ils regardent, toujours à cause de leur circoncision émotionnelle et intuitive.

Les intellectuels et les anges

Dans un autre livre ⁴, écrit aussi quelques mois avant de mourir, Lawrence aborde cet argument : “La convention dit, par exemple, qu'on doit admirer Botticelli ou Giorgione, le Baedeker attribue des étoiles à leurs tableaux et on les admire. Mais tout cela est faux... Un corps intuitif est là, mort, à contempler le cadavre de la beauté... Les gens d'aujourd'hui, mais surtout les Anglais et les Américains, sont incapables de sentir quoi que ce soit avec leur imagination [...] devant la Vénus de Botticelli. Ils écarquillent les yeux, ils *voudraient* tellement voir. Et leur vue est parfaite. Mais tout ce qu'ils voient, c'est une espèce de femme nue sur une espèce de coquillage sur une espèce d'eau verdâtre... Si ce sont des intellectuels, ils éprouveront quelques timides petits frissons d'émotion esthétique. Mais la vraie perception imaginative, si largement physique, leur est refusée. *Ils n'ont pas de quoi* ⁵, comme le disait des anges le Français, quand on lui demandait s'ils faisaient l'amour au Ciel. Ah, les chers intellectuels qui contemplant les tableaux avec une sorte d'extase et éprouvent une correcte sensation mentale ! Les pauvres corps d'intellectuels se tiennent là, aussi morts que des poubelles, et ne peuvent pas plus éprouver la force des images que n'importe quelle autre émotion. *Ils n'ont pas de quoi.*”



C'est toujours dans la *Défense de Lady Chatterley* que Lawrence écrit : “Nos émotions les plus hautes sont mortes. Nous en sommes réduits à les simuler. Et par nos émotions

see, and describes certain things. Do not print it if you wish to avoid trouble.” “What is the book about ?” asked the printer. “So what !” he said when he was told, with the laconic indifference of a Florentine, “we do that every day”. Indeed, the Tuscan region, home to Boccaccio and Pietro Aretino and many others, is more attracted to Epicureanism than Puritanism. If an erotic dictionary of the Tuscan language were written, it would need to contain almost all of the words in the language without distinction since nearly every word has an erotic double meaning. Without this erotic sensitivity *art would not have existed* in Tuscany, nor would there have been the Renaissance that the poor old puritanical Anglo-Saxons queue up to admire at the Uffici Gallery, failing to actually *see* what they are looking at because of their emotional and intuitive circumsion.

The intellectuals and the angels

In another book that Lawrence wrote just a few months before his death, he discusses this point. “The convention says, for example, we must admire Botticelli or Giorgione, and Baedeker hands out stars to their paintings, and we admire them. But it is all a fake (...) Their deeper responses, down in the intuitive and instinctive body, are not touched. A dead intuitive body stands there and gazes at the corpse of beauty (...) Modern people, but particularly English and Americans, *cannot* feel anything with the whole imagination... they stand in front of a Botticelli Venus (...) They stare so hard, they do so *want* to see. And their eyesight is perfect. But all they can see is a sort of nude woman on a sort of shell on a sort of pretty greenish water (...) If they are high-brows they might get little self-conscious thrills of aesthetic excitement. But real imaginative awareness, which is so largely physical, is denied them. *Ils n'ont pas de quoi*, the Frenchman said of the angels, when asked if they made love in heaven. Their poor high-brow bodies stand there as dead as dust-bins, and can no more feel the sway of complete imagery upon them than they can feel any other real sway. *Ils n'ont pas de quoi.*”



Again, in *A Propos of Lady Chatterley's Lover*, Lawrence writes : “Our deepest instincts are dead. We have been reduced to simulating them... By our “deepest” emotions I

‘les plus hautes’ j’entends l’amour sous toutes ses formes... Et en échange, nous sommes envahis par leurs contrefaçons bruyantes et sentimentales... Le défaut des émotions simulées est de ne satisfaire personne, de ne rendre personne heureux, de n’apporter la paix à personne. Chacun est constamment obsédé par le désir d’échapper à la contrefaçon d’émotion qu’il porte en lui... Et là où il n’y a que des émotions contrefaites, aucune sexualité véritable ne saurait exister. Car la sexualité est la seule chose qu’on ne puisse pas duper.”

Le marché de l’insatisfaction

Dans le contrôle social de la sexualité, il y a une logique tout à fait rationnelle : d’abord parce que la sexualité est une voie maîtresse de la communication, et en tant que telle, doit être soumise au contrôle, ainsi que les autres ; et ensuite, parce que la répression de la sexualité, et l’insatisfaction qui en résulte, sont un moteur extraordinaire de production et de consommation.



Le *marché de l’insatisfaction* en général, à lui seul, représente une part très considérable du marché global. La pornographie, autrefois interdite, aujourd’hui ne l’est plus. Pourquoi ? Car, dans la morale moderne, seul est immoral ce qui ne produit pas de profit, par exemple une sexualité libre et non contrefaite.

Ce n’est pas le cas de la pornographie industrielle, qui renouvelle la demande du marché en renouvelant les causes elles-mêmes de l’insatisfaction. Donc la répression de la sexualité est nécessaire, car elle est productive d’insatisfaction, à laquelle le marché répond en offrant des marchandises-images pas chères, avec un profit digne de respect. Dans les conditions que l’homme s’est aménagées, la dégradation de l’érotisme est tout à fait *indispensable* pour en promouvoir un ersatz productible industriellement et commercialement attrayant.



D’autre part, si même la productivité qu’on exige de chacun engendre un stress quotidiennement renouvelé, stress qui est le plus puissant anti-aphrodisiaque connu, tout le peuple d’impuissants peut se réjouir, car on a inventé le Viagra, qui permet de donner libre cours à cette sexualité dégradée et, du même coup, à une production industrielle hautement considérable.

mean love in all of its different forms... In return, we are invaded by noisy and sentimental imitations... The drawback of simulated emotions is that they satisfy nobody, make nobody happy, and bring peace to nobody. Everyone is constantly obsessed by the desire of escaping the false emotion that they carry around inside them... And where there is nothing but false emotion, real sexuality cannot exist. Because sexuality is the one thing that cannot be faked”.

The market of dissatisfaction

There is a completely rational logic to the social control of sexuality. Firstly, since sexuality is a principal means of communication it must, like the others, be controlled. Secondly, the repression of sexuality and the resulting dissatisfaction are extraordinarily powerful engines of consumption and production.



The general *market of dissatisfaction* alone represents a very considerable portion of the global market. Why is pornography no longer banned ? Because according to modern morality, *anything that makes a profit is moral*. Consequently, anything that doesn’t make a profit, pure and liberated sexuality for example, is immoral.

This is not the case for industrial pornography, which renews the demand of the market by renewing the very causes of dissatisfaction. The repression of sexuality is therefore *necessary*, because it produces dissatisfaction, to which the market responds by offering cheap commercial images with considerable profit margins. In the conditions that man has created for himself, the degradation of eroticism is absolutely *essential* to the promotion of an industrially producible and commercially attractive substitute.



What’s more, if the productivity that is demanded of everybody creates stress that is renewed on a daily basis, the most powerful known anti-aphrodisiac, then the impotent masses can rejoice at the invention of Viagra, which gives free reign to this degraded sexuality and, at the same time, to a highly respectable industrial production.

Le sexual harassment

Les Américains sont ridiculement terrorisés par le *sexual harassment*. On s'en moquerait volontiers, et on s'en passerait sans regret, s'ils ne voulaient pas toujours exporter sans honte leurs lubies les plus idiotes, comme le *politically correct*, etc., et les imposer au monde entier, dont ils préfigurent malheureusement le devenir.

Je me souviens que, voici un an, une diplomate américaine était reçue dans un village de Toscane par le maire et tout le conseil municipal. Après les politesses usuelles sur la beauté du paysage du Chianti, elle se permit de critiquer les Toscans car, étant tous chasseurs, ils tiraient sur ces beaux petits oiseaux qui faisaient ses délices. "Mme le Consul a raison, dit le maire. Nous autres Toscans nous sommes des chasseurs redoutables. On fait avec les petits oiseaux ce que vous les Américains avez fait avec les Indiens." La consulesse fut accablée par les grasses moqueries de tout le monde concernant sa défense des oiseaux, mot qui, en italien désigne aussi le sexe masculin.

Les féministes et les femmes vraies

Le grand poète milanais Carlo Porta dédia, au début du XIX^e siècle, un poème aux femmes de Milan, qui avaient adressé une protestation au maréchal Bellegarde contre un décret qui interdisait aux hommes de tripoter leur cul et leurs seins : ce furent les femmes, et *pas les hommes*, qui s'insurgèrent, en défendant leur droit et leur plaisir d'être tripotées par les hommes. Elles réclamaient le droit de se défendre toutes seules, ces femmes-là, qui avaient les attributs. Tout le contraire chez les féministes, Américaines ou non, dont l'entreprise a un "caractère essentiellement policier", ainsi que le dénonça immédiatement Annie Le Brun en 1977. "Comment en effet pourrait-on admettre que les idées, les mots fassent l'amour, quand les êtres [...] ne songent plus qu'à faire la guerre ? Peut-on alors imaginer à quel misérable contrôle vont être soumis les mots, les formes, les gestes, avant d'avoir droit de cité dans l'antre de la sensibilité dite féminine ?"⁶

Une jeune amie de Mme de Récamier lui demanda un jour : "Madame, pourquoi les hommes veulent toujours une chose de nous autres femmes, et toujours la même ?" "Écoutez mademoiselle, coupa court l'autre : *ça nous coûte si peu, et ça leur fait tellement de plaisir...*" Autres femmes, autre époque.

L'humanité n'existerait pas, et les Américains non plus, sans le *sexual harassment* qu'Eve fit subir à Adam, en lui offrant son fruit interdit.

Sexual harassment

Americans are ridiculously terrorized by *sexual harassment*. We would voluntarily mock it, and let it pass without regret, if they did not always want to shamelessly export their most idiotic fads, such as *political correctness*, etc., and impose them on the entire world, whose future is unfortunately foreshadowed by them.

I remember a year ago an American diplomat was invited to stay in a Tuscan village by the Mayor and the town council. After the usual polite comments on the beauty of the Chianti region, she went on to criticize the Tuscans because, as they were all hunters, they must shoot the dear little birds that she loved so much. "The Counsellor is right", said the Mayor, "We Tuscans are indeed formidable hunters. We do to little birds what you did to the Indians". The Counsellor's defence of the little birds, which, in Italian, happens to be the same as the word for "cock" was promptly drowned by roaring laughter.

Feminists and real women

At the beginning of the nineteenth century, the great Milanese poet Carlo Porta dedicated a poem to the women of Milan who had decided to demonstrate against Marshal Bellegarde's order that made it an offence to fondle a woman's bottom or breasts in public. It was the women, *and not the men*, who rose up to defend their right to be felt by men in public. They demanded the right to defend themselves, these women, with attributes. Quite the opposite is true of the feminists, American or not, whose objectives were immediately condemned as being "essentially *police-like* in character" by Annie Le Brun in 1977. "How can we admit that ideas and words make love when all that humans no longer think of anything but war ? Imagine what kind of vile censorship words, acts and forms would have to undergo before earning their place in the den of the so-called *feminine sensitivity* ?"¹⁰

One day, a young friend of Madame de Récamier asked, "Madame, why do men always want just one thing from us ? And why is it always the same thing ?"

"Well my girl", said Madame, cutting her short, "*It costs us so little yet it gives them so much pleasure...*" Different times, different women.

Humanity itself would not exist, nor would the Americans, if Eve had not *sexually harassed* Adam by offering him her forbidden fruit.

L'economic harassment

Ces Américains si intolérants, au point d'ériger la *tolérance zéro* en suprême vertu civile, ces Américains qui exportent partout dans le monde leurs vices les plus *intolérables*, subissent, et imposent au monde, un bien plus répugnant et indécent *economic harassment*. Cet *economic harassment* est la porte d'entrée dans la cité douloureuse de la prostitution généralisée, où il n'y a plus de place que pour ce qui se vend et qui s'achète, cette cité où seule l'indécence est chez elle, cette cité où l'hypocrisie est la tenue de rigueur, cette cité où l'imposition d'un productivisme forcené fait du travail un *travail forcé* – et dont le résultat est l'homme *impuissant* et la femme *féministe*. On peut dire, plus généralement, qu'il s'agit d'une *société d'handicapés et d'impuissants* qui veulent dominer le monde et le façonner à leur image. La barbarie s'est installée solidement dans tous les rapports sociaux.

Métaphysique de l'Amour

Le but de l'espèce, si bien illustré par Schopenhauer dans la *Métaphysique de l'Amour*, est celui de se reproduire : *ce sont les générations futures qui appellent les générations présentes à leur devoir*, par le moyen de l'instinct sexuel. L'amour, en fait, "aussi éthéré puisse-t-il paraître, est enraciné exclusivement dans l'instinct sexuel, ou mieux, il n'est rien d'autre qu'instinct sexuel plus déterminé, plus spécialisé, mieux caractérisé, dans le sens le plus rigoureux du terme". En s'excusant de ne pas pouvoir écrire le "terme propre" dans un livre de philosophie, Schopenhauer invite le lecteur à "traduire dans la langue d'Aristophane" la maxime suivante : "Chaque Jeannot (vit) cherche sa Jeannette (chatte)." Pour l'homme, la chatte, qui est le sujet de ce texte, est le siège de l'amour. C'est là le moteur primordial, la première et la dernière instance où chacun trouve son inspiration, et peut pour un instant devenir artiste. Tout le monde veut y faire sa propre installation. Cette chatte qui, seule au monde, donne l'occasion à tout homme d'être pour un moment peintre, sculpteur, architecte, musicien, poète – enfin créateur, ne fût-ce qu'une fois par semaine.

La production asexuée de pauvres

On appelait les pauvres "prolétaires" tant qu'on n'osait pas encore leur enlever la progéniture, qui les définissait, car

Economic harassment

The Americans, who are so intolerant that they have made *zero tolerance* one of the highest forms of civil virtue, and who are exporting their most *intolerable* vices around the world, are suffering and imposing a far more repugnant and indecent morality on the world : *economic harassment*. This *economic harassment* is the entrance to the painful city of generalized prostitution where there is only room for what can be bought and sold, this city where only indecency feels at home, this city where hypocrisy is commonplace, this city where the imposition of frenzied productivity turns work into *forced labour* – and creates *impotent* men and *feminist* women. One could say, more generally, that we have created a impotent and disabled society that is competing to dominate the world and shape it in its own image. Barbarism has successfully taken control of all social relationships.

The Metaphysics of Love

The aim of the species, as Schopenhauer so elegantly demonstrated in *The Metaphysics of Sexual Love*, is to reproduce itself. Future generations call on the generations of the present to perform their duty by means of the sexual instinct. "All amorousness", states Schopenhauer, "as ethereal as it may seem, rooted in the sexual impulse alone, is in fact a more closely determined, specialized, and indeed, in the strictest sense, individualized sexual impulse, however ethereally it may deport itself". Excusing himself for being unable to use the "proper term" in a philosophy book, Schopenhauer invites the "patient and gracious reader" to "translate into the language of Aristophanes" the phrase "every Jack (= cock) must find his Jill (= pussy)." For men, the pussy, which is the subject of this text, is the seat of love. There is the primordial driving force of life, the first and last instance for each man to find his inspiration, and become an artist for just a moment. It is where each man attempts his own *installation*. It is the only thing in the world that offers every man the chance to become a painter, a sculptor, an architect, a musician or a poet – a *creator* – for one moment, even if it were just once a week.

The asexual production of the poor

Poor people used to be called "proletarians" when they were not denied their only defining possession, their

elle était leur seule possession. Maintenant que l'économie de travaux forcés a supprimé les conditions mêmes de leur reproduction biologique (faire des enfants ça coûte cher), ils ne sont plus que des "pauvres". Dans les pays dits "développés" on s'est, en fait, *émancipé du sexe*, aussi pour faire face à l'importante *surproduction de pauvres* nécessaire au maintien d'une domination sur la société, car cette surproduction est artificiellement assurée, comme tout le reste. On en importe par millions. Ou on va les chercher ailleurs, en "délocalisant" les entreprises. Ici on n'a plus besoin de produire, par voie sexuée, autant de bras qu'autrefois dans la société paysanne et aux débuts de l'industrialisation. C'est plutôt le contraire : ces pauvres sont si nombreux que le problème principal est désormais celui de *les cacher* à la vue. On a besoin, aujourd'hui, de régner sur des têtes, *capita* en latin (d'où le mot "capital"), et sur des corps. Ce sont les pauvres la vraie richesse des riches : ils sont *riches en pauvres*. À l'intérieur de ces cerveaux, on peut faire et mettre *ce qu'on veut*, ce qui est plus profitable : il y a bien des hackers pour y installer des virus. Regardez, par exemple, la démolition des Twin Towers : à leur place l'État a fait des grandes installations de mensonges et de mystifications, bien plus imposantes que les Tours elles-mêmes.



Et on a besoin de régner sur des corps. *C'est la seule chose qu'on ne peut absolument pas enlever au pauvre sans le tuer*. Mais on peut *coloniser* ces corps. D'abord il faut les habiller, et on leur fait porter gratis des publicités écrites, qu'ils ont bien sûr payées. Ensuite il faut bien les entretenir ces corps, et surtout leur pauvre "image" : salles de gymnastique, body building, sport, maquillage, lifting, yoga, méditation, thérapies, piercing, tatouages, spectacles, vacances, psychothérapies, néobouffe, voyages, etc. – tout cela coûte, et produit des plus-values remarquables. Le corps, qui autrefois ne consommait que de la bouffe et des vêtements, est devenu aujourd'hui objet d'importants *placements financiers*. Les *frais fixes* d'entretien ne sont pas négligeables.

Valeurs d'usage et valeurs d'échange

On peut tout avoir, mais on doit *tout payer*. Si on drague une fille dans la rue spontanément, comme autrefois, on est regardé comme un voleur qui veut la posséder sans payer : elle peut t'accuser de *sexual harassment*. Par contre,

progeny. Now that the forced labour economy has suppressed the very conditions of their biological reproduction (having children is expensive), they are nothing more than "poor". In the so-called "developed" countries, another reason why we have been *emancipated from sex* is to meet the demand for the *overproduction of poor people* necessary for social domination. This overproduction, like all others, is artificially maintained. They are either imported by the million or sought elsewhere, by companies who like to "decentralize" their work force. We no longer need to produce helpers sexually as we did in rural society or at the beginning of the industrial revolution. Today it is the opposite : poor people are so numerous that the main worry is now keeping them out of view. Their heads, *capita* in Latin (from which the word 'capital') and bodies need to be controlled. The real wealth of the rich is in poor people : they are *rich in poor*. They can put whatever they want inside people's brains, which is a good way of generating profit. Hackers hover around waiting for their chance to install viruses there too. Look, for example, at the demolition of the Twin Towers – they have been replaced by the State with massive installations of lies and deceit that are far more imposing than the towers ever were.



People's bodies need to be controlled. *The body is the only thing that we cannot take away from the poor without killing them*. But they can be *colonized*. First they must be clothed and made to wear for free publicity that they have, of course, paid for. Next they need to understand how to maintain these bodies, in particular their poor image : gyms, body-building, sport, make-up, face-lifts, yoga, meditation, therapy, body piercing, tattoos, shows, holidays, psychotherapy, neo food, travel, etc. All this costs money and generates good profits. The body that once consumed only food and clothes has now become the object of important *financial investments*. And body maintenance is not cheap.

Use-value and exchange-value

You can have anything you want as long as you pay for it. If you spontaneously chat up a girl on the street, like people used to, you'll be considered as if you were trying to steal something without paying for it, and the girl may accuse

aucune objection si on donne et on prend tout en leasing, en location, jusqu'au corps lui-même. A la fin des comptes, qu'est-ce que ce fameux *sexual harassment* ? C'est la prétention inouïe d'avoir *gratuitement* ce qu'on doit *payer* pour avoir. Voilà pourquoi on est puni. En Amérique, les féministes mariées voulaient, voilà quelques années, faire payer au mari chaque rapport sexuel, en vérifiant ainsi encore l'ancienne maxime anarchiste d'après laquelle "le mariage est de la prostitution". *Si ce n'était que le mariage !*



L'un des changements les plus immédiats qui s'est opéré dans les pays ex-communistes, depuis l'irruption de la marchandise et du marché dans ces sociétés, est que les filles, qui précédemment ne donnaient à leur chatte qu'une *valeur d'usage*, ont compris qu'elle peut avoir aussi une *valeur d'échange*. Avec la principale conséquence que cette valeur d'échange est le tombeau de tous les rêves, de la spontanéité, de toutes les illusions et de la poésie elle-même. La chatte, qui autrefois était la porte ouverte à des possibilités et à des aventures infinies, tendanciellement n'est plus qu'une matière première parmi d'autres, qui rentre dans le processus de circulation de la marchandise, comme un rein à transplanter, du blé, un œil, du pétrole, un cœur.

Notre bordel

Les sociétés contemporaines tout entières ressemblent à un grand bordel triste et sinistre : tout le monde y travaille et y consomme sans joie. Et tout le monde paye, avec l'argent et sur sa peau, le prix. Sans avoir besoin d'être saints, nos contemporains portent sur leurs visages les stigmates douloureux de leur soumission. Chacun, dépaysé, promène son pauvre corps, *réifié* par tout ce qu'on lui inflige, en arborant le cadavre de sa propre individualité crucifiée, comme s'il était encerclé par une bulle transparente d'incommunicabilité hostile et impénétrable, accompagné par une insurmontable méfiance de l'autre, par un manque de curiosité sans limites, soutenue par une passivité inlassable, une lâcheté active, dans un paysage de vulgarité et d'épouvante. Tout autour de ces monades "sans portes ni fenêtres", les cimetières de la spontanéité, de l'imagination, des illusions, de la créativité, de l'initiative, du courage viril, de la liberté, de la passion. Ce préservatif transparent, qui garantit l'incommunicabilité des êtres et de leurs corps, laisse chacun sur sa faim, sexuellement insatisfait : nous

you of *sexual harassment*. On the other hand, no one objects if you take and give everything out on a rental basis, including the human body. So what exactly is this famous *sexual harassment* then ? It is having the audacity to entertain the thought of getting something you should pay for *for free*. Hence the punishable offence. Just a few years ago, married feminists in America were attempting to make their husbands pay for each time they had sexual intercourse, thereby proving the old anarchist saying that "marriage is prostitution". *If only it were just marriage !*



Since the eruption of the free market economy in ex-communist countries, one of the first changes to occur was that girls who previously only attached a *use-value* to their pussy quickly understood that they could also have an *exchange-value*. The principal consequence of this was the inevitable death of fantasy, spontaneity, illusion and even poetry that comes with the creation of exchange-value. Previously the gateway to infinite opportunity, the pussy tendentiously becomes no more than one raw material among others, entering the flow of goods like a kidney for transplant, wheat, oil, an eye or a heart.

Our brothel

Contemporary societies in their entirety are like a big, sad and sinister brothel in which everybody is working and consuming joylessly. They pay the price with money and on their skin. Although they are not asked to be saints, our contemporaries wear on their faces the painful marks of submission. Disorientated, they drag their wretched bodies around with them in a landscape rife with terror. *Reified* by the hardships inflicted upon them, the bodies carry the corpse of their own crucified individuality as if it were encircled by a hostile, impenetrable bubble of incommunicability. The bubble is accompanied by an insurmountable mistrust of the other and an unbelievable lack of curiosity, sustained by inexhaustible passivity and active cowardice. These monads "without windows or doors" are surrounded by the graveyards of spontaneity, imagination, illusion, creativity, initiative, virility, freedom and passion. The see-through condom that guarantees the incommunicability of beings and of their bodies leaves everyone hungry and sexually insatiated. We live in a

vivons dans une *société masturbatoire* où l'*expérience de l'autre a collapsé* dans un onanisme démocratiquement accepté.



Les bordels et les prisons sont bâtis avec les briques de la morale, disait William Blake. Quand le pape Innocent IV quitta la ville de Lyon, où il venait de passer huit ans, le cardinal Hugo déclara, dans son discours d'adieu aux citoyens : "Nous avons réalisé bien des améliorations durant notre séjour. Quand nous sommes arrivés, il y avait ici trois ou quatre bordels. Nous n'en laissons qu'un derrière nous. Il nous faut ajouter toutefois qu'il s'étend sans interruption de la Porte de l'Est à la Porte de l'Ouest." ⁷

L'éloge de la chatte

Dante prête à Ulysse ce petit discours qu'il fit à ses marins pour les encourager à découvrir le monde ⁸ :

"Frères...
ne refusez pas l'expérience
de l'autre côté du monde...
Considérez votre origine :
vous n'avez pas été faits pour vivre comme des brutes
mais pour atteindre vertu et connaissance."

Les "brutes" ignorantes et les censeurs ne savent même pas que la "vertu", tout au contraire de celle qu'ils prêchent, dérive de la *virtus* latine, qui est l'ensemble des qualités les plus hautes du *vir*, c'est-à-dire de *l'homme* : caractère, courage, capacités, valeur, excellence. Et ils jugent obscène même de nommer la chatte : voilà le premier *outrage* qu'on lui fait, voilà une humiliation absolue qu'on inflige à la partie la plus belle, noble et créatrice du corps féminin, et qui marque sa différence et son essence magique, où se produit l'alchimie de l'existence, à cette partie qui est belle et expressive même *chez les filles laides*, grâce à laquelle nous existons tous, le lieu de la plus haute de nos jouissances et des expériences les plus riches, le siège de nos émotions les plus fortes, la raison première de toutes les illusions nécessaires, la source qui nous a donné la vie à chacun, et où nous aimons le plus séjourner, le paradis que nous touchons parfois du doigt. L'orgasme d'une fille est la quintessence du sérieux et du dynamisme puissant de la nature qui agit à travers nous. Dans la chatte, qui est pour ainsi dire *le synonyme du bonheur et la métaphore de la vie elle-même*, les censeurs ingrats voudraient y fourrer tout le

masturbatory society in which the experience of the other has completely collapsed into a democratically accepted onanism.



Brothels and prisons are built with the bricks of morality, said William Blake. When Pope Innocent IV departed from the town of Lyon, where he had just spent eight years, Cardinal Hugo gave a farewell speech to the citizens in which he declared : "We have carried out a great deal of improvements during our stay. When we arrived, there were three or four brothels. We leave only one behind us. It must be added, however, that it stretches from one side of town right across to the other." ¹¹

In praise of the pussy

In a speech he gives to his sailors to encourage them to discover the world, Dante's Ulysses says :

"Oh brothers...
refuse not proof
Of the unpeopled world...
Call to mind from whence ye sprang :
Ye were not form'd to live the life of brutes,
But virtue to pursue and knowledge high".¹²

The ignorant "brutes" and censors are unaware that "virtue", quite the opposite of that which they preach, is in fact derived from the Latin *virtus*, which is an amalgamation of all of the highest qualities of the *vir* (man) : character, courage, capability, value and excellence. Yet it is still judged obscene to say the word pussy. This is the first of the outrages that are inflicted upon it. It is an absolute humiliation of the most beautiful, noble and creative part of a woman's body, the part which indicates her difference but also her magic essence, where the alchemy of existence is produced, the part of the body which is beautiful and expressive *even on ugly women*, the thing to which we all owe our existence, the seat of our strongest emotions, the fundamental reason for all of life's necessary illusions, the source that gives life to each and every one of us, our favourite place to stay, the paradise that we sometimes touch with our finger. A woman's orgasm is the quintessence of the seriousness and deeply powerful natural forces that lie within us all. It is in the pussy – *the synonym of happiness and metaphor of life itself* – that ignorant censors would stuff all obscene meanings if they had their

sens de l'obscène qu'ils se sont épargnés en voyant le paysage ravagé évoqué plus haut, et dont ils ne sont pas une petite partie. Ce sont le mépris, la peur et le manque tout court de la chatte qui sont à la base de la plupart de leurs crimes et des déviances psychopathologiques dont est pavé l'enfer où ils nous voudraient enfermer. C'est la même ignorance brute qui faisait écrire aux féministes sur les murs de Milan : "L'utérus est à moi et c'est moi qui le gère." *Cazzo!* Comme s'il s'agissait de gérer une boutique. Un moqueur y écrivit dessous : "Ma bite est à moi et *la gère qui veut.*"

Un connaisseur, Giacomo Casanova, disait à raison que les femmes dans l'histoire humaine ont fait bien moins de mal que les hommes, et beaucoup plus de bien.

La vraie obscénité

Henry Miller a dédié à l'obscénité un petit ouvrage, dans lequel, après avoir montré comment "l'obscénité n'existe que dans l'esprit qui la déteste et la rejette sur les autres", il dénonce "le vide croissant entre l'art et la vie... qui devient de plus en plus ennuyeuse et désespérée"; et à la fin du pamphlet, il se demande : "*Qu'est-ce qui est obscène alors ?* Tout l'édifice de la vie telle que nous la connaissons aujourd'hui. Ne parler que de ce qui est indécent, répugnant, lubrique, sale, dégoûtant, etc., en ce qui concerne la sexualité, c'est nous refuser le luxe de la grande gamme de répulsion-répulsion que la vie moderne met à notre service." ⁹

La libéralisation de la frigidité

La peur du plaisir rend la société contemporaine *frigide*, à tel point qu'elle l'est même vis-à-vis de l'horreur : cette frigidité la rend aussi bêtement cruelle, comme anesthésiée face à la douleur, comme elle l'est face à la jouissance et à l'orgasme. On discute plaisamment, par exemple, au Congrès américain et au Parlement italien, de la réintroduction *légal*e de la torture, de sa *libéralisation*. Des anciens communistes aux anciens fascistes, tous sont devenus des *libéraux furieux*, tous œcuméniquement *démocrates*, puisqu'ils ont bien vu ce que c'est que la démocratie aujourd'hui : elle sert mieux que leurs dictatures leurs intérêts réels, sans les obliger à les avouer. Les riches et les pauvres le savent, et votent de moins en moins ; la *middle class* vote sous la terreur de devenir plus pauvre. La pauvreté est le plus ancien, le plus efficace et le plus pratiqué des terrorismes.

way, obscenities that they are spared by seeing the ravaged landscape evoked earlier, of which they are not even a small part. Contempt, fear and simple lack of pussy are what cause the majority of their crimes and psychopathic deviances and paves the hell in which they want to lock us. It is the same brutish ignorance that made the feminists write "My womb belongs to me and I manage it" on the walls of Milan. Fuck ! You'd think they were talking about a shop ! A Joker scribbled "My cock belongs to me and *anybody who wants to can manage it !*" beneath it.

An expert in these matters, Giacomo Casanova, rightly said that women have done more good and a lot less harm than men throughout history.

The true obscenity

In an essay that he dedicated to obscenity, Henry Miller demonstrates that "obscenity only exists in the minds of those who reject and detest it". He then goes on to condemn "the growing gap between life and art... that is becoming more and more tedious and desperate". At the end of the pamphlet he asks himself "*So what is obscene then ?* The whole edifice of life as we know it today. Only talking about sex as something indecent, repugnant, lewd, dirty and disgusting is to deny ourselves the luxury of the huge range of repulsion-revulsion that modern life offers".¹³

Liberalization of frigidity

The fear of pleasure is what makes contemporary society *frigid*, to such an extent that even horror has no effect. This frigidity creates cruelty and a society that is as anaesthetized to the joy of the orgasm as it is to pain. In the American Congress and the Italian Parliament, they happily talk of *liberalizing* and *legalizing* torture. From the ex-fascists to the ex-communists, politicians have all become *hardline liberals* and oecumenical Democrats because they have understood that democracy in its current form serves their own interests better than any dictatorship would, and does not make them accountable. The rich and the poor know this, and as a result are voting less and less. The middle classes only vote because they are scared of losing their wealth. Poverty is the oldest, most efficient and most commonly used form of terrorism.

Riches, pauvres et handicapés

Dans un lycée italien, à Rome, fut faite une enquête, stupide comme les autres, chez les écoliers, en leur demandant si, pouvant choisir, ils auraient préféré être riches et handicapés ou sains mais pauvres. La majorité préférait être riche et handicapée, et cette réponse obscène démontre qu'ils étaient déjà *pauvres et handicapés*. Il est inutile de se plaindre du système éducatif qui produit des monstruosité pareilles. Ces lycéens ne sont rien d'autre que ce qu'on leur demande et on les prépare à être : *des serfs*. L'abolition de l'esclavage, disait Leopardi, est provenue de l'abolition de la liberté.



La dernière fois que les Italiens furent *sains* et vraiment *riches*, c'est-à-dire à la Renaissance, ils parlaient très librement de tout, donc aussi de la chatte ; il suffit de lire les correspondances privées des grands hommes.

Le 16 janvier 1515, l'année de la célèbre bataille de Marignan, par exemple, l'ambassadeur de Florence auprès du pape, Francesco Vettori, écrivait à Machiavelli : "Si je m'occupe avec des pensées, la plupart me donnent de la mélancolie, laquelle je fuis assez. Et de nécessité il faut se réduire à penser à des choses plaisantes, et je ne connais pas de chose plus réjouissante à y penser et à la faire que foutre." Voilà.

Grandeur et petitesse

Apprécions la différence entre ces hommes qui ont fait l'Histoire, et ceux qui, n'étant pas capables de la faire, *passeront* à l'Histoire seulement en raison d'un *pompino* pas avalé par une stagiaire dans le bureau ovale de la Maison-Blanche. Si la pipe a normalement l'effet de rendre grand ce qui un instant avant était petit, là, elle a rendu d'un coup petite la plus grande puissance du monde.

The rich, poor and disabled

In yet another stupid survey that was conducted in an Italian High School in Rome, the pupils were asked if they would prefer to be rich and disabled or poor and healthy. The majority said that they would prefer to be rich and disabled. The obscenity of this response proves that the pupils were already both poor *and* disabled. Complaining about an education system that produces such monstrosities is futile. The pupils are nothing more than what society demands them to be and what they are prepared to become : *serfs*. As Leopardi once said, the abolition of slavery comes from the abolition of freedom.



The last time that the Italian people were *healthy* and truly *rich* was in the Renaissance. They discussed everything freely, including pussy – you need only to read the private letters of any of the great men.

Let us take the example of a letter dated the 16th January 1515, the year of the famous Battle of Marignan, written by Francesco Vettori (the Pope's Ambassador to Florence) to Machiavelli : "If I listen to my thoughts, most of them provoke melancholy, an emotion I endeavour to avoid. One must instead focus on light and pleasant matters. And I know of nothing more satisfying to think of and to do than fucking". That's it.

Greatness and smallness

What a difference there is between the men who have *made* history and those who, incapable of making it, will only *go down* in history by getting a cheap blowjob from an intern in the Oval Office at the White House. If "giving head" normally has the effect of making something little grow bigger in a matter of seconds, in this case it made the biggest superpower in the world suddenly look very small.

Conclusion

Nous, qui toujours aspirons modestement à retourner et fréquenter le lieu d'où nous sommes sortis,

“Là où notre amour toujours séjourne”,

ce paradis dantesque, si naturel, de l'inspiration et de la jouissance – qu'on l'appelle la rose, la chatte, la meurtrière, l'arbalétrière, la mine d'amour, le sanctuaire, comme vous voudrez – nous l'avons élu comme notre patrie. Pour une fois, soyons vrais patriotes et combattons en braves pour notre patrie !

Conclusion

We, who modestly hope of one day returning to and re-visiting the place from which we came,

The steadfast dwelling of our love

have elected this Dantesque paradise of inspiration and delight that is so natural, – that we choose to call the rose, the pussy, the slit, the sanctuary, the fountain of love, the relics, or whatever we like – as our homeland. For once, let us be true patriots and bravely fight for it !

(Avril 2004)



1. Commencé par Guillaume de Lorris, le *Roman* fut ensuite élargi et terminé par Jean de Meung. Nous nous sommes servis ici de la version en français moderne, par André Lanly, Paris 1975.

2. Dante, *Il Fiore*. Le texte manuscrit de ce poème fut découvert dans la bibliothèque de Montpellier par Ferdinand Castets, et il fut publié seulement en 1881. Les philologues italiens postromantiques et catholiques, complètement désorientés par le fait que le Poète Divin ait dédié à la chatte un poème entier, résistèrent plus d'un siècle, en prétendant que l'attribution à Dante était douteuse. Ils l'ont *de facto* censuré, malgré toutes les évidences. C'est seulement en 1984 que le grand philologue Gianfranco Contini en décréta l'attribution officielle, et, dans l'embarras général, le publia dans l'édition nationale des œuvres de Dante. Finalement il est possible de le lire même en anglais, traduit par John Took, et publié en 2004 par Edwin Mellen Press.

3. D. H. Lawrence, *Défense de Lady Chatterley*, 1929.

4. *The Paintings of D. H. Lawrence*, 1929. Ce livre fut condamné par le tribunal et brûlé.

5. En français dans le texte.

6. Annie Le Brun, *Lâchez tout*, 1977.

7. H. C. Lea, *A History of Sacerdotal Celibacy in The Christian Church*, 1907.

8. Dante, *Enfer*, XXVI, vv. 112-119.

9. Henry Miller, *L'Obscénité et la loi de réflexion*, issu de *Souvenir, Souvenirs*, 1953.

1. Started by Guillaume de Lorris, the *Roman* was then continued and finished by Jean de Meun. Here we have used the modern French edition by André Lanly, Paris, 1975, as a reference.

2. Dante, *Il Fiore*. The manuscript of this poem was discovered in the Library of Montpellier by Ferdinand Castets, and was published only in 1881. The Catholic post-romantic philologists from Italy were totally bemused by the fact that the Divine Poet could have written an entire poem about the pussy. They refused to believe that it was Dante's poem for over a century, claiming that the attribution to Dante was dubious. It was *de facto* censored in spite of the overwhelming evidence. Only in 1984 did the great philologist Gianfranco Contini make the official attribution and, in the general embarrassment, had it published in the National Edition of the Complete Works of Dante. Today the poem can even be read in English, translated by John Took and published in 2004 by the Edwin Mellen Press.

3. “*Oh fresh and most scented rose...*”.

4. “*Let us go, my sweet, to see if the rose...*”

5. Eros is life.

6. Michel de Montaigne, Essay III.5, *The Complete Essays*, translated by M. A. Screech, Penguin, 1991.

7. Ibid.

8. D.H. Lawrence, *A Propos of Lady Chatterley's Lover*, 1929.

9. *The Paintings of D.H. Lawrence*, 1929. This book was condemned by the court and then burned.

10. Annie Le Brun, *Lachez Tout (Let it all go)*, 1977.

11. H. C. Lea, *A History of Sacerdotal Celibacy in the Christian Church*, 1907.

12. Dante, Canto XXVI, *Inferno*, The Harvard Classics 1909-14.

13. Henry Miller, “Obscenity and the Law of Reflection”, in *Henry Miller on Writing*, New Directions Publishing, 1964.

